

factifié ; après quelques raisonnemens sentencieux sur la nature de la *préséance* qui, disoit-il, ne consista jamais dans la place que l'on obtient, s'alla placer vis-à-vis de *César*, en ajoutant encore, que *l'homme vertueux*, en quelque endroit qu'on le plaçât, étoit toujours au premier rang. *Socrate*, qui, tout sage qu'il étoit, étoit un peu railleur, sourit malignement à l'aspect d'une vertu qui prenoit si peu de soin de se rendre aimable. *Cicéron*, au contraire, en prit occasion de célébrer son héros dans une harangue qu'il débita avec sa véhémence ordinaire. *César* y répondit d'un ton honnête & plus tranquille. J'étois si éloigné que je ne pouvois rien entendre ; je remarquai qu'une parole ou qu'un geste d'*Homère* pacifioit les orateurs & fixoit toujours les suffrages.

Avec un air affable parut alors *Auguste* au milieu d'une foule d'historiens & d'écrivains empressés à l'accabler des témoignages de leur reconnoissance : *Virgile* même avoit couru à sa rencontre. J'aperçus cependant qu'il étoit peu considéré, sur-tout des héros militaires.

Celui qui le suivoit étonna toute l'assemblée par la singularité de sa personne & de son vêtement, surchargé de broderies hiéroglyphiques & d'un travail extrê-

mement curieux. Après s'être avancé lentement au milieu de la salle, il leva mystérieusement un des pans de sa robe, & découvrit une jambe d'or. Ciel ! s'écria *Socrate*, ah ! j'abandonne le fallon s'il faut y vivre avec un tel fantôme. De grace (ajouta-t-il, en parlant à *Diogène de Laertes*), allez-moi placer ce Monsieur parmi les héros fabuleux. Je vois (dit le personnage en s'en allant) que vous connoissez peu celui que vous traitez ainsi. Apprenez donc que vous voyez en moi le plus fameux des philosophes ; *Pythagore*, en un mot, & l'un des plus braves guerriers qu'on ait jadis vu briller devant Troye. . . . À la bonne heure ! (lui répondit *Socrate*) : mais pourquoi ne point ajouter que vous fûtes depuis une fameuse. . . . ? Adieu, partez.

La place qu'il laissoit vacante fut accordée à *Archimède*, qui alla s'y asseoir, en tenant dans ses mains un cône, un cylindre & des instrumens de mathématiques. . .

J. . . de Troyes.



VERS à mon épouse , aussi-tôt après mon mariage.

EN recevant ta main je t'ai donné mon cœur ,
 Chère *Zélis* , & l'Hymen qui nous lie ,
 Dirigé par l'amour , épuré par l'honneur ,
 Va décider le bonheur de ma vie.
 Jeux , Ris , Plaisirs , égayez ces instans :
 Raison , Vertu , bénissez votre ouvrage :
 Eclaircz-nous de vos rayons puissans ;
 Vous le devez : *Zélis* est votre image.
 Guidé par vous , le solide bonheur
 Habitera nos pénates tranquilles :
 Nos toits chéris seront les doux asyles
 De l'union de la rare candeur
 Qu'on reconnoît , qu'on profane en nos villes ,
 Et que les dieux placèrent dans ton cœur.
 Amour ! Hymen ! serrez d'intelligence
 Ces nœuds sacrés , tissus par la Raison ..
 Du plaisir pur je verrai la saison...
 Je connoîtrai , j'aimerai la constance.
 Ah ! le bonheur est né de l'innocence :
 Sans la vertu l'amour n'est qu'un poison ..
 Un nouveau jour , de sa clarté féconde ,
 Vient embellir ces instans adorés.

C ij

52 MERCURE DE FRANCE.

Que je les hais, ces instans abjurés,
 Où j'encensois cette idole du monde !
 Où je disois, dans mon erreur profonde :
 Il n'est de biens que dans la liberté.
 J'ai vu les jours de ma folle jeunette
 Abandonnés aux volages amours :
 Long-temps j'ai vu, sous de rians atours,
 La volupté, brillante, enchanteresse
 Que l'on redoute & que l'on suit toujours,
 M'offrir, sans feinte & sans détours,
 Des plaisirs faits pour la tendresse. . .
 Dégoût affreux, vous suiviez ces plaisirs :
 De l'innocence ils n'étoient pas l'ouvrage,
 Et les plaisirs de l'amant & du sage
 Sont au dessus des inquiets desirs. . .
 Ainsi finit cette scène riante
 De passions que suit le changement ;
 L'âge des ris & de l'enchantement
 Quitte la place à la saison charmante
 Où de l'amour naquit le sentiment.
 Ce bien si doux te doit son nouvel être,
 O ma Zélis ! tu sçus venger l'Hymen
 Et l'embellir. L'amour que tu fis naître,
 Ce tendre amour aura sçu nous unir.
 Amour ! Hymen ! que vos biens soient durables !
 Dieux enchanteurs, soyez toujours nos dieux !
 De tous vos dons celui seul d'être aimable
 Voudroit s'unir à celui d'être heureux.

Donnez ce bien à ma vive tendresse :
 Tout m'est donné si je plais à Zélis....
 Plaiete à Zélis ! ô voilà la sagesse
 Qu'un raisonneur ne m'eût jamais appris.

*Par M. D'AUGIER, fils, ci-devant
 Officier de la Marine, abonné au
 Mercure.*

LE VRAI BONHEUR.

R O N D E A U.

*A Mde la Marquise DE***, au sujet
 d'une conversation que nous avons eue
 la veille touchant le bonheur.*

LE vrai bonheur que tout mortel enſeigne,
 Souvent n'est point, belle *Iris*, ce qu'on pense ;
 Chacun se livre à la prévention :
 Presque toujours la fausse opinion
 Le sacrifie, *Iris*, à l'apparence.

Grande fortune & semblable naissance,
 Mille plaisirs que fournit l'abondance,
 Tout à souhait. Voilà, me dira-t-on,
 Le vrai bonheur ?

C iij

54 MERCURE DE FRANCE.

Vous vous trompez , c'en est la ressemblance ;
Pour en jouir on a besoin d'aisance ,
Mais plus encor de modération :
Réglez vos goûts , votre inclination ;
Vous trouverez , avec la tempérance ,
Le vrai bonheur.

Le Vic. . . . DE LA CRESSONNIÈRE.

VERS à Mde DE G. . . . faits à table.

SI la liqueur enchanteresse
Après de vous , *Sylvie* , a pour moi quelque
prix ;
C'est pour me soustraire à l'ivresse
Qui troubleroit mon cœur bien plus que mes
esprits.
A table, comme ailleurs, vous êtes trop charmante
Pour qu'on résiste à vos attraits ;
Et j'expose un moment ma raison chancelante
De peur de la perdre à jamais.

Par M. le Ch. . . . DE SERTYES.



*A Mde P***, mère de Mde la Vicomtesse DE P***, & de Mlle DE L***.*

COMME la mère des amours,
 Vous fixez les jeux sur vos traces.
 Les ris embelliront l'automne de vos jours :
 Mais près de vous il manque une des Grâces.

*Le Ch. . . DE BROÛS, Aide-Major
 au régiment de la Fère.*

*SUR la mort de M. le Prince FRÉDÉRIC
 des Deux-Ponts.*

O mort ! quelles sont tes fureurs ?
 Ah ! faut-il que ta faux cruelle
 Détruise des vertus le plus parfait modèle ?
 La terre est couverte de pleurs ;
 Le souvenir de nos malheurs
 Les augmente & les renouvelle.
 Prince, qui méritez une gloire immortelle,
 Vos temples sont dans tous les cœurs.

*Par M. DE C***.*
 C iv

LE mot de la première énigme du Mercure du mois de septembre est *la poule*. Celui de la seconde est le *ver à soie*. Celui du premier logogryphe est *brosse* ; dans lequel on trouve *rosse*, *bosse*, *essor*, *rose*, *robe*, *os*, *sobre*. Et celui du second est *porcelaine* ; où l'on trouve *Nil*, *arc*, *an*, *Eole*, *pion*, *Lyon*, *âne*, *porc*, *râle*, *rôle*, *rien*, *pic*, *repic*, *Reine*, *Noël*, *pie*, *plaine*, *Léon*, *poire*, *plein*, *laine*, *lin*, *rape*, *or*, *peine*, *plan*, *pain*.



É N I G M E.

JE marche sur le dos, les pieds toujours en l'air
 Quand j'en ai ; car je puis, sans changer de nature,
 En avoir un, deux, trois, d'inégale mesure ;
 Et quatre bien souvent. Ceci semble peu clair :
 Car souvent je m'en passe. . . Ah, Ciel ! quelle
 structure ,
 Me diras-tu, lecteur ; c'est pourtant chose sûre ;
 Tu vas en convenir quand tu sauras mon nom.
 Je suis fait comme on veut, large, étroit, carré
 long ,
 Tantôt blanc, tantôt noir, tantôt verd, tantôt
 jaune ,
 On me doit tout l'éclat dont brille une couronne.
 Je servis autrefois l'audacieux *Jason* ,
 Allant dans la Colchide enlever la toison.
 On peut me reprocher d'avoir servi *Thésée*
 Délaisant à *Naxos Ariane* abusée.
 Tour à tour je produis & le bien & le mal ;
 Je suis souvent propice & d'autres fois fatal :
 L'on me voit quelquefois orner un chapelle ,
 Et l'on m'a vu souvent sur le corps d'une belle.

Par M. LE PRINCE.



C v

A U T R E.

Air : Or dites-nous , Marie , &c.

AU jeu comme à la table
 Je figure le mieux ,
 Ma beauté remarquable
 Frappe d'abord les yeux ;
 Je rends l'homme capable
 De paroître en bons lieux ;
 J'annonce un misérable
 Par mon teint noir & vieux.

De moi que peut-on faire
 Quand je suis sur ma fin ?
 Pour pouvoir encor plaire
 On me porte au moulin.
 J'y change de figure ;
 Bientôt , être nouveau ,
 Je montre l'écriture
 Dans le jour le plus beau.



L O G O G R Y P H E.

Tu ne connois que moi ; décompose mon nom ;

Tu trouves le harois de maître *Aliboron* ;

Certaine humeur nécessaire à la vie ;

Certain plaisir qui tient de la folie ;

Une ville de Suisse assise sur le Rhin ;

Un meuble nécessaire ; un jeu très-enfantin ;

Ce qui remplit de pleurs tant de tristes familles ;

Ce qui fait la fortune à tant de jeunes filles ;

Ce qui servit jadis à ton amusement ;

Ce qui même par fois a causé ton tourment ;

Mon nom étoit connu du fameux *Alexandre* ;

Ma fureur a réduit plus d'un pays en cendre ;

J'ai fait souvent fortune à l'opéra ;

J'ai fait grand bruit aux plaines de Zama ;

Et pour finir enfin , par un coup de tonnerre ,

Mon nom seul fait souvent trembler plus d'une mère.

A Courbevoix , par M. T. . .



A U T R E.

Trois égales longueurs, lecteur, forment mon tour;

Tu dois me deviner à ce seul avant-goût :

Mais de mes pieds dérange la structure,

Tu trouveras un esprit bienheureux ;

Un jeu ; une lente monture ;

Un animal ; deux maux affreux ;

Un meuble de cuisine ;

Mon cœur a douze fils,

Mais à ma mine....

J'en ai trop dit.

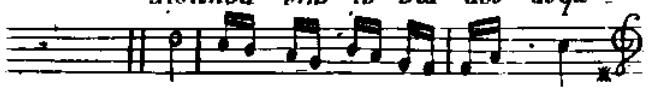
Devine,

Qui ?

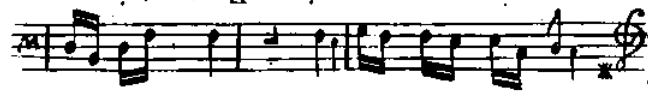
HEUD. MARG. à Rochefort, près Saint-L.



phes son ma-gi-que pou-voir.



magi-que pou-voir, Font trom-



= ni-e, Font trom:-phes son



Les sons divins du chantre d'Alba =



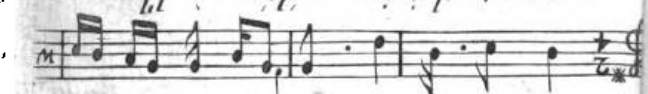
Elle est r--ci notre plus doux espoir :



= ni-e, cedes à l'harmo ni--e,



J'aux et plaisirs cedes à l'harmo =



COUPLETS sur un air du quatrième recueil de M. ALBANÈSE, Ordinaire de la Musique du Roi ; par une jeune Demoiselle reconnoissante des soins qu'il a bien voulu prendre de lui former & la voix & le goût.

JUX & Plaisirs, cédez à l'harmonie :
Elle est ici notre plus doux espoir.
Les sons divins du Chantre d'*Albanie*
Font triompher son magique pouvoir.

Pour l'égalier, jalouse *Philomèle*,
En vains efforts crains de te consumer.
Chaque printemps ta voix se renouvelle,
Et lui, toujours, est sûr de nous charmer,

Coulez, ruisseaux, redoublez vos murmures ;
Contre son art ils feront impuissans.
Il fixera vos eaux vives & pures,
Par l'attrait seul de ses sons ravissans.

A ses accens, Nymphes de ce bocage,
Et vous, Sylvains, applaudissez tout bas ;
Fidèle écho, par un discret hommage,
Retenez-les, mais n'y répondez pas.

ARTICLE II.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

*Le Voyageur François ; par M. l'Abbé
DELAPORTE.*

TROISIÈME EXTRAIT.

LE sixième volume de cet ouvrage commence par le Japon. Ce Royaume est gouverné par deux Monarques, dont l'un préside au spirituel, & l'autre au temporel. Le premier se nomme *Dairi*, le second *Cubo*. « Comme on suppose que le *Dairi* descend en droite ligne des anciennes divinités de la nation, & qu'il a hérité des vertus & du caractère auguste de ses aïeux, on le regarde comme leur image vivante ; & on lui rend à-peu-près les mêmes hommages. On croit même que tous les Dieux du pays ont un respect infini pour sa personne ; qu'ils entretiennent avec lui un commerce intime ; qu'ils se font un devoir de le visiter une fois l'an, vers le mois de

„ novembre ou de décembre. Les Japon-
 „ nois appellent ce temps, le mois de l'ar-
 „ rivée & de la visite des dieux ; comme
 „ les chrétiens qui, dans cette même fai-
 „ son, célèbrent l'avent, c'est-à-dire, l'ar-
 „ rivée du Sauveur du monde, ou, comme
 „ les anciens, qui croyoient que leurs
 „ Dieux descendoient annuellement en
 „ Ethiopie, & qu'ils y restoient douze
 „ jours. Toutes les villes de cette contrée
 „ & de l'Egypte étoient alors en mouve-
 „ ment : on ne voyoit que processions &
 „ pélerinages, avec les statues des dieux
 „ que l'on portoit en triomphe. Les Japo-
 „ nois font le contraire ; ils ferment les
 „ temples, parce qu'ils supposent que le
 „ ciel est vuide, & que toute la court
 „ céleste est venue, durant ce mois, rési-
 „ der chez le souverain Pontife qui, pen-
 „ dant tout ce temps, à soin de tenir
 „ table ouverte pour la régaler ».

Le Cubo abandonne au souverain Pon-
 tife, pour sa subsistance, les revenus de
 la ville & du territoire de Méaco, avec
 quelques pensions mal payées. « Mais le
 „ Dairi tire un avantage plus réel du pou-
 „ voir qu'il a de conférer & de vendre
 „ les titres d'honneur non-seulement aux
 „ particuliers, mais au Cubo même, qui
 „ lui a laissé cette prérogative de la sou-

84 MERCURE DE FRANCE.

» vainereté. Ces titres répondent à ceux
» de Duc , de Marquis , de Comte , de
» Chevalier , &c. La plus grande partie
» des richesses qu'ils procurent au Pontife,
» est employée à soutenir l'éclat de son
» impuissante royauté ; car la maxime de
» cette Cour est d'en imposer par des
» marques de splendeur , de cacher sa
» pauvreté sous la magnificence , & de
» suppléer , par le faste , à la véritable
» grandeur qui lui manque. Ce faste pa-
» roît dans tout ce qui a rapport à la per-
» sonne du maître. Ses mariages , la nais-
» sance & l'éducation du Prince qui doit
» lui succéder , & sur-tout , le choix d'une
» nourrice demandent une pompe extraor-
» dinaire. Pour cette dernière cérémonie
» on assemble quatre-vingt des plus belles
» femmes du Royaume ; & on les pré-
» sente à la mère , aux épouses , & aux
» neuf plus proches parentes du Monarque.
» On les régale un jour entier ; & on leur
» donne des titres d'honneur qu'elles gar-
» dent toute leur vie. Le lendemain on
» diminue ce nombre de moitié , & l'on
» congédie les autres avec de riches pré-
» sents. Le jour d'après on augmente les
» titres de celles qui sont restées ; & sur
» les quarante on en choisit dix , que l'on
» réduit ensuite à trois seulement , en

„ renvoyant toujours les autres comblées
 „ des dons de Sa Majesté. Au bout de
 „ quelques jours on en prend une des
 „ trois dernières , à laquelle on donne,
 „ avec plusieurs marques d'honneur , la
 „ qualité de nourrice du Prince ; pour
 „ l'installer dans cette fonction , on l'in-
 „ troduit dans la chambre de l'enfant.
 „ Elle le trouve entre les bras d'une des
 „ premières Dames du palais , qui l'a
 „ nourri depuis le jour de sa naissance ;
 „ on jette un peu de lait dans la bouche
 „ du jeune Prince ; après quoi on le lui
 „ remet entre les mains „.

Le Dairi, suivant la coutume de ses
 prédécesseurs, épouse ordinairement douze
 femmes. Il n'y en a qu'une qui porte le
 titre d'Impératrice ; & c'est toujours la
 mère du Prince héréditaire. “ Elle a le
 „ même logement que son époux , les
 „ autres habitent dans des palais voisins.
 „ Chacune d'elles prépare tous les jours
 „ un repas somptueux dans son apparte-
 „ ment ; elle y fait venir de la musique
 „ & des danseuses ; & , après que le Prince
 „ a déclaré l'endroit où il veut manger
 „ & passer la nuit , on réunit tous ces sou-
 „ pers , ces jeux , ces divertissemens en un
 „ seul , chez la Dame qu'il doit honorer
 „ de sa présence „.

La Cour du Dairi est fort nombreuse , quoique ce Prince ne donne à ses Officiers que des appointemens médiocres ; mais l'appas des bénéfices qui sont à sa nomination , est ce qui fixe tout le monde à son service. “ L'étude des sciences est la prin-
 „ cipale occupation des grands de sa Cour ,
 „ laquelle n'est composée que de gens
 „ d'église, qui se croient tous descendans
 „ de nos dieux. Cette origine donne une
 „ vanité insupportable à toute cette prê-
 „ traille , & lui inspire un mépris souve-
 „ rain pour les séculiers , dont cependant
 „ elle mendie les services. Les plus grands
 „ vivent aux dépens d'autrui ; tandis que
 „ les plus petits s'abaissent aux professions
 „ les plus viles , jusques-là , que l'on voit
 „ ces enfans des dieux faire des souliers
 „ pour avoir de quoi vivre. Du centre de
 „ cette Cour cléricale, il part des supérieurs
 „ de moines, qui se distribuent dans les
 „ provinces. Ils font porter devant eux
 „ deux sabres, comme les séculiers du plus
 „ haut rang , & marchent avec autant
 „ d'ostentation & de faste , que s'ils occu-
 „ poient les premières places de l'Etat.
 „ Ils s'abstiennent de toute communica-
 „ tion avec le peuple , & couvrent leur
 „ ignorance d'un extérieur réservé. Les
 „ généraux d'ordres ne peuvent résider

„ qu'à Méaco, sous les yeux du souverain
 „ Pontife ; & cette ville est regardée
 „ parmi eux comme le siège de la sainteté
 „ & le sanctuaire de la religion „

Le culte de *Siaka* fut apporté au Japon par les Missionnaires qui l'ont annoncé aux Chinois. Il y fit des progrès assez lents pendant plusieurs siècles ; mais il y a si bien prospéré depuis, que c'est aujourd'hui la religion la plus florissante du pays ; les Sintoïstes même en ont adopté les points les plus essentiels. « Un des principaux est le dogme de la vie future , la fin du monde & le mépris de la vie actuelle. Cette doctrine est très-sublime ; elle anéantit l'homme pour l'unir avec Dieu ; elle ordonne d'abandonner père, mère pour le suivre, de s'oublier soi-même, de marcher à la perfection, & de se rendre en quelque façon insensible pour arriver aux récompenses éternelles. Ces principes mal entendus par les dévots Japonois, les portent à des actions cruelles à eux-mêmes, & inutiles à la société. Ils entreprennent des pénitences excessives ; ils se noyent dans des barques percées, ils se précipitent du haut des rochers, ils s'enferment entre quatre murailles ; ils se font écraser sous des charriots, en vue d'une vie bienheureuse, & dans la crainte de déplaire à un